

François Fejtő, le cosmopolite uchroniste

De par ses origines, François Fejtő avait reçu de nombreux héritages culturels, entre lesquels il partageait sa fidélité. Ces héritages étaient à la fois nationaux et religieux. Ils étaient d'abord nationaux. En tant que sujet de François-Joseph, il était né dans un empire multinational qui ignorait par définition le nationalisme. Il grandit dans une famille dont les membres parlaient magyar, allemand, serbo-croate, italien, et, également, puisque c'était alors la langue de culture internationale, le français. Dans ses *Mémoires*, il retrace ces réunions de famille dans lesquelles les langues s'entremêlaient, et où les cultures véhiculées par d'autres langues n'étaient jamais considérées comme étrangères. Il évoque avec une tristesse poignante ces jours de la fin de 1918 où, tout d'un coup, les divers membres de la famille durent choisir entre les diverses nationalités, et se dire hongrois, ou autrichien, ou croate, ou italien, c'est-à-dire durent se décider pour l'une d'entre elles en excluant toutes les autres : « Je me rappelle, non sans nostalgie, les soirs d'été (...). Images de bonheur à jamais disparu, images d'abondance, d'insouciance et la libre circulation : grâce à un réseau ferroviaire bien distribué, nous n'avions aucune difficulté pour nous réunir, venant qui de Nagykanizsa, qui de Zagreb, qui de Fiume. Bientôt ces liens seraient déchirés par trois lignes frontalières ; il faudrait des passeports, des visas, des devises... ». Ces premières expériences demeurèrent pour lui indélébiles. Toute sa vie, il demeura un Européen animé d'un esprit cosmopolite, persuadé de la vérité de la sombre prédiction de Grillparzer, selon laquelle « les chemins de la nouvelle culture mènent de l'humanité, en passant par la nationalité, vers la bestialité ».

Ses héritages étaient en outre religieux. Israélite converti au catholicisme, il était à cheval sur les religions comme il l'était sur les nations. Il était d'une piété chrétienne profondément tridentine, telle qu'elle avait été autrefois importée d'Autriche en Hongrie. Il le révèle dans ses *Mémoires*, où il confesse que, de toutes les religions, c'était la catholique qui l'attirait le plus, en nous confiant : « Je lisais l'Ancien Testament, mais lui préférerais la douceur de l'Évangile. Le temple luthérien, situé au fond d'une cour près de notre maison, m'attirait par la nudité de ses murs et l'austère simplicité de ses cérémonies. Mais la grand-messe à l'église baroque des Franciscains était chaude, vibrante, scintillante ... ». Cette piété autrichienne s'exprimait sans doute au mieux dans sa vénération pour le *Requiem* de Mozart. Pour autant, il n'ignorait pas que, si sincère que soit leur conversion, les juifs

christianisés demeurent toujours, aux yeux des autres, d'anciens juifs ; d'où cet héritage de judaïté qu'il ne renia jamais et qui l'occupa jusqu'à ses derniers jours. Au cœur de l'Europe centrale, il était de toutes les nations européennes, et des deux traditions religieuses d'Europe. Ce n'est pas un hasard si le jeune Magyar avait décidé de devenir germaniste, et s'il consacra ses études à Henri Heine, qui, de tous les écrivains allemands, était sans doute celui également le plus à cheval sur plusieurs nations et sur plusieurs religions. Un endroit où François Fejtő se livre le mieux est celui de la citation qu'il choisit de mettre en exergue à son étude intitulée *Hongrois et Juifs, histoire millénaire d'un couple singulier*, étude qui n'est au fond qu'une longue quête de ses propres origines, donc de lui-même. Cette citation est une remarque d'Hannah Arendt, qui notait : « L'illusion des Juifs assimilés consistait ordinairement à se croire à tort tout aussi allemands que les Allemands, tout aussi français que les Français, l'illusion des intellectuels juifs étant de penser qu'ils n'avaient pas de patrie. Or leur patrie était en réalité l'Europe ».

Certes, le XX^e siècle vit encore, après François Fejtő, d'autres cosmopolites, mais ils le furent par choix et non plus par naissance. Cette situation faisait de François Fejtő, dans le siècle nouveau au long duquel toute sa vie allait s'étendre, à la fois un privilégié et un exclu, un témoignage vivant d'une époque révolue et comme la promesse d'un autre monde, qui pourrait resurgir des décombres des guerres nationales qui allaient anéantir l'Europe.

Toutes ces semences, déposées dans un caractère naturellement généreux, prédestinaient François Fejtő à être un idéaliste ; un idéaliste, c'est-à-dire, au lendemain de la Grande Guerre, un communiste. Le communisme était alors la seule doctrine qui semblait véritablement cosmopolite dans son essence. Mais l'héritage culturel et spirituel qui l'inclinait vers le communisme le vouait aussi à s'en détacher, du moins dans sa version marxiste, et plus encore dans sa version léniniste. François Fejtő racontait volontiers que ce furent précisément ses réflexions sur Hegel accompagnées de la lecture et du commentaire du *Capital*, qu'il avait eu le droit de faire, avec d'autres détenus, dans les prisons où le régent Horthy l'avait jeté en raison de ses convictions politiques, qui l'avaient détourné du marxisme.

C'est que François Fejtő croyait au facteur humain. S'il était persuadé qu'il existe dans l'histoire des tendances profondes, il était également convaincu que celles-ci, pour s'exprimer, ont besoin de s'incarner dans des hommes, et que c'est au gré des individualités et de leur action que telle ou telle tendance pouvait se manifester et l'emporter sur les autres. Ce fut la leçon de plusieurs de ses ouvrages historiques, mais par-dessus tout de son *Requiem pour un Empire défunt*, de toutes ses études assurément la plus personnelle et la plus pathétique, puisque c'était en définitive du destin de l'Autriche-Hongrie qu'avait dépendu le sort personnel de François Fejtő. En évoquant les tentatives désespérées de paix séparée entreprises dès 1916 par le jeune Empereur Charles VI, les entretiens qui eurent lieu à cette fin au long de l'année 1917, François Fejtő montrait comment le cours de l'histoire aurait pu être changé, et comment surtout une Autriche-Hongrie aurait pu sortir presque intacte du conflit mondial, ce qui eût changé toute l'histoire ultérieure, notamment empêché l'aventure hitlérienne et la catastrophe du conflit qui s'ensuivit. Dans son étude, il s'attache à montrer à quels impondérables le succès aurait pu

tenir, à quelles circonstances fortuites l'échec a tenu. C'est cette vision des choses qui permettait à l'historien non seulement de retracer les événements qui s'étaient déroulés, mais aussi un maître pour imaginer les événements tels qu'ils auraient pu avoir lieu, en d'autres termes un maître de ce que Charles Renouvier avait appelé, sur le modèle de l'utopie, « l'uchronie ». Dans une de ces boutades paradoxales dont il avait le malicieux secret, il m'avait dit peu avant sa mort : « Ce n'est que par hasard qu'il y a du hasard ». Tout était dans cette phrase. S'il était persuadé que l'histoire connaissait des mouvements évolutifs profonds, il savait qu'il y avait aussi toujours une part d'impondérable qui pouvait faire prendre à ces mouvements telle ou telle direction. Dans ce mot, il résumait à la fois son adhésion au marxisme et sa critique radicale de celui-ci, puisqu'il suffit d'introduire un élément d'incertitude dans une suite déterminée pour l'anéantir en tant que telle. Ce n'est pas un hasard si son introduction aux *Mémoires* d'Imre Nagy s'intitulait : « Un communiste qui n'oublie pas l'homme ».

Aussi ne cessait-il d'interroger l'actualité avec une attention avide, cherchant inlassablement à y discerner les semences de l'avenir, mais, pour chaque situation, imaginant divers scénarios correspondant chaque fois aux multiples impulsions que les individus pouvaient imprimer à ces circonstances. Son don d'imaginer les événements qui auraient pu se dérouler dans le passé déployait toute son envergure dès lors qu'il s'agissait d'imaginer ce qui pourrait se passer dans l'avenir, de concevoir une sorte d'uchronie du futur, grâce à un art combinatoire des possibilités qui fascinait ses interlocuteurs et qui ne laissait jamais de réserver sa part au facteur humain dans les événements de l'histoire, ce qui mérite à sa conception de l'histoire l'épithète de nos jours galvaudée jusqu'à l'insipidité, mais ici profondément justifiée, d'« humaniste ». Dans l'histoire telle que la concevait François Fejtő, l'homme avait encore toute sa place, avec son incompressible libre arbitre. C'était sans doute là le secret de l'indestructible optimisme qui l'anima jusqu'à son dernier souffle. « L'Espoir, disait-il, est plus fort que moi. Je suis un esprit plutôt mécréant et, pourtant, je crois en Dieu. Je m'estime assez lucide et, pourtant, je ne désespère pas de l'homme... ».

En tant que tel, il reste, particulièrement pour ceux qui ont eu le bonheur de le connaître et le privilège de s'entretenir avec lui, un véritable maître à penser, et, plus encore peut-être, sur le plan moral, un maître à ne pas désespérer, bref un maître de vie, dont le souvenir n'est pas près de cesser de nous accompagner.